# GIORNALE CRITICO

DELLA

# FILOSOFIA ITALIANA

FONDATO

DA

GIOVANNI GENTILE

*SETTIMA SERIE, VOLUME IV*

*ANNO LXXXVII (LXXXIX), FASC. I*

262371/4

10 GIU. 2008

CASA EDITRICE LE LETTERE

FIRENZE

SOMMARIO DEL FASCICOLO

LORIS STURLESE, *Universalità della ragione e pluralità delle filosofie nel medio evo. Geografia del pubblico e isògrafe di diffusione dei testi prima dell'invenzione della stampa* ..... 5

PAOLA ZAMBELLI, *Sono gli autoctoni generati «per accidens» o «a casu»? Note sulla generazione spontanea dell'uomo* ..... 30

STEFANO ZAPPOLI, *L'insegnamento pisano di Guido Calogero e «La scuola dell'uomo»* .. 59

## Studi e ricerche:

ROBERTA IOLI, *Gorgia e la definizione del colore: Meno 76a8-e4* ..... 72

*Come si diventa 'hegeliani': Vincenzo Finamore.* 1. ALESSANDRO SAVORELLI, *L'itinerario intellettuale di un giovane filosofo abruzzese dopo l'Unità.* 2. GIACOMO DE CRECCHIO, *Vincenzo Finamore: lettere, scritti, inediti* ..... 83

RENZO RAGGHIANTI, *Trois lettres d'Henri Bergson à René Helleu* ..... 134

## Discussioni e postille:

*Minima galilaeana.* 1. MAURIZIO TORRINI, *Galileo intempestivo.* 2. SARA BONECHI, *Galileo mediatico* ..... 145

BEATRICE CENTI, *Un altro Ottocento tedesco* ..... 157

MAURIZIO MANGIAGALLI, *La cultura filosofica italiana della seconda metà del Novecento attraverso le riviste* ..... 165

## Note e notizie

*Il paradigma filosofico agostiniano* (Irene Zavattero) ..... 174

*Spiritus mundus quidam. Il concetto di spirito nell'opera di Giordano Bruno* (Salvatore Serrapica) ..... 175

*Il «Traité de l'Infini créé» di Jean Terrasson* (Gianni Paganini) ..... 176

*La filosofia degli illuministi italiani* (Stefano Bacin) ..... 179

*Descartes in Kant* (Chiara Fabbrizi) ..... 183

*Gustav Teichmüller* (Mattia Riccardi) ..... 188

*Nietzsche e l'America* (Anna Maria Nieddu) ..... 190

*Il «Dialogo su Wittgenstein»* (Luisa Bertolini) ..... 192

*Il premio nel 2007 come Opera prima dalla Consulta Nazionale di Filosofia* (Massimo Ferrari) ..... 194

*Libri ricevuti* ..... 197

# TROIS LETTRES D'HENRI BERGSON A RENE HELLEU*

Les trois lettres que Bergson adresse à René Helleu entre septembre et novembre 1927, auxquelles fera suite une carte de remerciement en réponse aux félicitations pour l'attribution en 1828 du Prix Nobel au philosophe, concernent la publication chez les Éditions Helleu et Sergent de *L'intuition philosophique*, la conférence faite au Congrès de Philosophie de Bologne le 10 avril 1911 et qui sera bien plus tard insérée dans *La pensée et le mouvant*[1]. La lettre du 4 septembre souligne le rôle de Xavier Léon: c'est l'occasion de revivre la fondation de la «Revue de Métaphysique et de Morale», l'organisation de la Société française de philosophie et des congrès internationaux de philosophie qui rapprochèrent les deux hommes.

L'attitude des jeunes rédacteurs de la «Revue de Métaphysique et de Morale» à l'égard de Bergson n'a certes pas été univoque: elle s'est ressentie d'événements totalement étrangers aux essors dogmatiques propres à sa doctrine, tels que la guerre mondiale. Au tout début, Brunschvicg et Halévy évoquent cet «appel à la liberté de l'esprit», lancé par Bergson «dans une thèse devenue en peu d'années classique» contre la «tyrannie de la science» et «la fascination de l'objet», la durée et le mouvement n'étant pas des choses mais des synthèses mentales[2]. Deux ans plus tôt, Brunschvicg

---

* Je tiens à remercier Mme Laurence Helleu, arrière-petite-fille d'Edouard Pelletan et petite-fille de René Helleu, qui m'a aimablement communiqué les documents, m'autorisant à les publier, et à la quelle je dois les renseignements concernant sa famille.

[1] *L'Intuition philosophique*, Communication faite au Congrès de Philosophie de Bologne le 10 avril 1911, gravures sur bois de P.E. Vibert, Éditions d'Art Édouard Pelletan, Helleu et Sergent Éditeurs, Paris 1927. Cette conférence, qui sera insérée dans *La pensée et le mouvant* (1934), avait d'abord paru dans les *Atti del IV° Congresso internazionale di filosofia, Bologna, 1911*, Genova, Formiggini 1911, et dans la «Revue de métaphysique et de morale», XIX, 6, 1911, pp. 807-809. Pour la collation des variantes, simplement stylistiques, cf. le pp. 1534-1535 de l'édition des *Œuvres* dite du Centenaire, établie par A. Robinet, et préfacée par H. Gouhier, aux PUF (1959).

[2] *Année philosophique 1893-1894*, «Revue de Métaphysique et de Morale», 1894, p. 485 (dorénavant *R.M.M.*).

appréciait déjà «un premier numéro [de la *Revue*] composé de noms flamboyants»[3] et une probable collaboration de Bergson, de loin plus appréciée que celle de Ravaisson. Bergson, pour sa part, avait décliné l'invitation à écrire dans le premier numéro, mais il se disait disponible «pour la Revue à mettre au point une théorie de la perception extérieure qui paraîtra un jour en volume et dont sa thèse n'est qu'un extrait»[4]. La jeune revue partageait avec Bergson l'idée que les concepts qui concernent la discontinuité des choses ne font pas partie du flux de la conscience et elle lui attribuait le mérite d'avoir dissipé la fascination de l'objet, tout en se méfiant cependant des conséquences possibles de sa confiance dans l'action et de son appel à l'intuition. En 1894 Léon rappelait encore la promesse d'un article «car son livre est presque achevé; voici le titre: perception et mémoire: c'est son introduction»[5]. La collaboration recherchée de Bergson n'exclut pas d'ailleurs des accents critiques, présents dans les notes de Couturat *sur l'espace et le temps*. Après avoir blâmé la «fausse conception de la philosophie qui règne de nos jours et qui tend à la fois à la séparer des sciences positives et à la confondre avec la psychologie»[6], il opposait au temps vécu de Bergson et à l'espace perçu de Poincaré le fait que l'espace et le temps, au lieu d'être des données immédiates de la conscience, sont «une construction de la raison». La dimension quantitative, propre aux faits physiques, prime la dimension qualitative. Bergson en réalité «accélère les phénomènes physiques sans accélérer les phénomènes psychiques»[7], détruisant ainsi la possibilité même du mouvement. Le 13 août 1896, écrivant à Élie Halévy à propos de *Perception et matière*, Couturat confirmait sa «critique, en révélant la tendance de sa théorie, que j'ai qualifiée d'empirisme transcendant»[8]. En effet Halévy dira que «malgré toute notre courtoisie et toutes nos insistances, il y a chez nous de l'hostilité à l'égard de sa philosophie, et, dans la Revue, un fond de rationalisme dogmatique dont il se défie»[9].

---

[3] Ms 359 (les renvois aux manuscrits Xavier Léon, conservés à la Sorbonne à la *Bibliothèque Victor Cousin*, sont indiqués par le simple sigle ms. suivi du numéro du manuscrit).

[4] X. Léon/É. Halévy, *Correspondance (1891-1898)*, établie par P. Simon-Nahum, *R.M.M.*, 1993, p. 23.

[5] Ms. 368/1.

[6] *RMM*, 1896, p. 659.

[7] *Ibid.*, p. 666.

[8] F.É.H. (les renvois aux papiers Élie Halévy conservés à l'École Normale Supérieure, sont indiqués par le simple sigle f.É.H suivi du numéro du manuscrit). Celui ci, l'année suivante, parlait de la «fausse métaphysique, métaphysique à contre-sens de Bergson» (lettre à Bouglé du 26.9.1897, f.É.H.), en l'accusant en définitive d'anti-intellectualisme. D'ici peu il allait proposer à Léon «un admirable sujet, demi-historique, demi-critique et théorique [...]: la philosophie utilitaire de la conscience». On aurait dû traiter de ce vaste courant d'idées – «Nietzsche en Allemagne (avec son disciple Simmel), Bergson, en France, avec son groupe, des savants comme Poincaré en France, Mach en Autriche» – qui considère l'appareil conceptuel d'une théorie comme purement conventionnel; c'est pourquoi chacune ne peut se proclamer vraie ou fausse, mais seulement se ranger dans la catégorie de l'utilité (lettre d'Halévy à Léon du 27.6.1900, ms. 369). Il avait précédemment taxé Bergson et Durkheim de matérialistes, bien que d'«un nouveau matérialisme qui a par rapport à l'autre l'inconvénient de ne pas paraître une philosophie de simplification»: c'est le «matérialisme de Victor Cousin» (*ibid.*, 1898).

[9] Lettre du 22.10.1908, ms. 369.

Mais Léon, lors de sa visite d'avril 1902 à Ernest Naville, «une espèce de Ravaisson genevois, plus pontife et moins intelligent», constate que déjà à Genève on perçoit de la philosophie française seulement l'écho du bergsonisme, qui «y apparaît comme la négation de la science (on veut faire de la Science, me disait-on, une sorte d'art) et de la philosophie». Par contre, au nom de la *Revue*, Léon assurait donc son interlocuteur «qu'il existait en France des anti-bergsoniens résolus, et qu'un Idéalisme critique, qu'un spiritualisme rationaliste existait qui prétendait représenter contre Bergson la tradition»[10]. Toutefois son aversion à l'égard de Bergson s'estompa bientôt, comme déjà en témoigne ce qu'il écrira, entre autre, au sujet de l'absence de celui-ci au congrès de Heidelberg: «à Lima, à New York, à Rome, partout on jure sur lui. C'est peut-être nous qui nous trompons et lui qui est un grand homme»[11]. En effet on avait entamé dans la revue une discussion entre «dynamistes» et «intellectualistes» qui était restée un peu dans l'ombre seulement à cause de la pédanterie de Ribot, mais qui sera mise en évidence au moment où «l'école psychologique Française sera dirigée par des hommes comme Bergson, ou même Pierre Janet»[12].

La correspondance de Léon témoigne qu'il se rapprocha de Bergson surtout lors de la création, à l'occasion du congrès international de Paris, de la société de philosophie – un cénacle exclusif composé de 60 membres, dont 44 fondateurs et 16 invités, une «association de défense, particulièrement contre les prétentions des sciences sociales»[13]. Les lettres que Léon adressa

---

[10] Lettre du 3, 4, 5, 6, Avril 1902, ms. 386. Dix ans après il croira voir aussi à la Sorbonne un retour à la tradition. Voir à ce propos la lettre de Léon à Halévy du 5.1.1912, ms. 368/2: «L.-B. [Lévy-Bruhl] constate la réaction contre lui à la Sorbonne et y voit une influence de la philosophie de Bergson vers laquelle se tournent les étudiants. Je lui ai répondu que je voyais bien cette réaction mais pas ce retour à Bergson. Simplement un retour à la philosophie traditionnelle».

[11] Lettre du 25.8.1908, ms. 369.

[12] Halévy ajoutait: «j'ai presque achevé la lecture des 'Sentiments' de Ribot. [...] quelle anémie philosophique! quelle sécurité dans le sophisme! Quelle inintelligence du vrai sens tant de la dialectique de ses adversaires que [...] de la sienne propre! Il est intéressant de constater, en tout cas, qu'après avoir puissamment contribué avec Taine, aux environs de 1870, à introduire en France les théories de l'associationnisme, il déclare actuellement la guerre, sans réserves, à ce même associationnisme» (f.É.H.). La dénonciation du déterminisme associationniste quant à la réduction du moi à la somme des états de conscience était la conclusion de l'*essai* de Bergson.

[13] J.-L. Fabiani, *Les philosophes de la République*, Paris, Les Édition de Minuit 1988, p. 42. Avant toute chose, il dut vaincre les hésitations d'Halévy, qui craignait la dispersion des énergies vouées à assurer un rôle international à la *Revue de métaphysique*, bien au-delà du provincialisme dans lequel la société de philosophie risquait de s'enfermer. En outre, Halévy mettait en garde contre le verbalisme facile, soutenant que la pensée demande un exercice solitaire et qu'elle n'est pas apte aux assemblées. Voir à ce propos ce qu'il écrit à Léon: «Ce que je crains c'est que la Société ne devienne la préoccupation dominante, à l'exclusion de la Revue. Songe qu'une Société reste toujours quelque chose de local; une Revue peut seule être nationale et internationale. Il faut que notre Revue devienne d'une façon permanente, la meilleure revue de philosophie existante: elle l'a été quelquefois» (lettre de 1900, ms. 369). Et, le 3.12.1900: «je ne puis refuser de 'marcher' à la suite de toi, Lalande et Couturat», mais pour conjurer tout risque de «remplissage» ou de «bavardage», «songe qu'il ne suffit pas, pour faire penser les hommes de les faire parler en commun. Desjardins n'a pas fondé une religion, ni Dick May une science sociale, ni La Bodinière une littérature. C'est à la condition seulement de beaucoup se défier d'elle-même que la Société pourra faire oeuvre utile».

à Halévy de novembre à décembre sont une chronique détaillée qui va de la première hypothèse de Lalande au statut élaboré qui voit alors dans la *société de philosophie* la continuation de la *Revue*, les deux ayant pour objectif commun de «travailler au rapprochement et à la collaboration des savants et des philosophes» [14].

En fait, on voyait le bergsonisme comme un prolongement du réalisme, ou positivisme spiritualiste, même si on peut douter de la thèse historiographique de Bergson qui se considérait dans la lignée directe de Ravaisson si l'on en juge d'après son discours de réception de février 1904 à l'*Académie des sciences morales et politiques*. Léon soulignera l'influence suivie et durable de cet héritage en écrivant à Windelband, à l'occasion du congrès de Heidelberg, pour encourager Boutroux à rédiger «un rapport sur la philosophie en France dans le dernier tiers du 19e siècle; ce mémoire dans notre pensée devant être le pendant du célèbre rapport que fit autrefois Mr. Ravaisson pour l'exposition universelle de 1867» [15].

Fouillée avait argumenté sur l'affinité entre Bergson et Boutroux dans les pages de sa *Philosophie française dans la seconde moitié du XIXe siècle*, publiées en 1901 dans la *Revue* et ajoutées à la nouvelle édition de l'*Histoire*

---

[14] J. BENRUBI, *Les sources et les courants de la philosophie contemporaine en France*, Paris, Alcan 1933, t. II, p. 659, relie les Congrès internationaux et la Société française de philosophie à l'involutionnisme de Lalande, méconnaissant l'influence de Léon. À propos de la fondation de la Société française de philosophie il faut lire ce que Léon écrivit à Halévy, le 30 novembre 1900: «Hier entre 9½ et 11½, entre Bergson, Belot, Lalande, Delbos, Couturat, Brunschvicg et moi est née la Société de pphie ayant pour objet de remédier à la dispersion des travaux pphiques en créant un centre de communication et d'information, de travailler au rapprochement et à la collaboration des savants et des pphes, d'instituer, entre les penseurs, des discussions pour préciser le sens et la fonction des différents problèmes; de déterminer, par la critique, le langage pphique; de s'occuper de ttes les questions relatives à l'Enseign.t de la pphie; de préparer les futurs congrès. Elle se compose de membres titulaires et de membres correspondants. Elle sera administrée par un bureau composé d'un secrétaire général, d'un secrétaire des séances, d'un trésorier archiviste, tous nommés pour 4 ans et rééligibles. Elle sera formée des membres titulaires fondateurs suivants: tous les membres de l'Institut section pphie, les prof. de pphie des lycées de Paris qui ont été les collaborateurs de la Revue + Gide, Poincaré, Painlevé, Hadamard, Duclaux, Liard, Rabier, Andler, J. et P. Tannery, Léon, Paulhan, Weber, Halévy, Fontaine, Pillon, Le Roy, Sorel, Berr, Lacombe, Couturat, en tout 50 membres. Admire mon ingéniosité en n'admettant que les collaborateurs de la Revue cela m'a permis d'écarter, au moins provisoirement, un certain nombre de prof. encombrants ou nuls comme Ricardou, Martin, Le Bansais, Malapert, Lachelier, Dereux, Landry, Heig, Laurent, Révelin, Fonsegrive, dont nous étions menacés. Il m'a fallu beaucoup de diplomatie pour obtenir cette fermeture, Bergson était partisan de l'ouverture complète. [...] En dehors de l'Institut dont aucun membre ne viendra, la Société ne renferme guère que nos amis. [...] Enfin grâce aux correspondants la société peut devenir qqchose de plus que local, elle pourra être nationale et même internationale». À ce propos cf. R. RAGGHIANTI, *Dalla fisiologia della sensazione all'etica dell'*effort, Firenze, Le Lettere 1993, pp. 213-233.

[15] Lettre du 30.3.1908, ms. 386. En août 1913, à propos de l'*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, Bergson écrira à Benrubi qu'il «est le meilleur livre sur ce sujet, et cela non seulement en France, mais aussi en Allemagne. Obligé, au moment où je préparais ma thèse, de m'occuper de la conception du problème du temps chez Aristote et, par conséquent, de tenir compte de ce qui a été écrit sur ce penseur, seul l'ouvrage de Ravaisson m'a paru tout à fait satisfaisant» (J. BENRUBI, *Souvenirs sur Henri Bergson*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé 1942, p. 82).

*de la philosophie* pour l'enseignement secondaire qui avait paru pour la première fois en 1875. La philosophie de la contingence n'avait pas «réintégré le mental et ses modes essentiels parmi les vrais facteurs du déterminisme» contre l'«évolutionnisme étroit» et l'«usurpation du mécanisme», comme avaient su le faire Guyau et Fouillée lui-même; elle ne leur avait opposé rien d'autre qu'un «indéterminisme psychique», élevant au rang de cause de la réalité l'«inintelligible» et l'«inconnaissable». Cette philosophie nouvelle de la contingence n'était qu'un mélange de criticisme et d'empirisme anglais, qui tenait compte aussi des facteurs moraux et sociaux. Fouillée opposait un déterminisme supérieur, non seulement à l'«idée vide de contingence», mais à Bergson lui-même. Cette réaction 'intellectualiste', qui entre 1912 et 1913 anima les pages de Benda, de Maritain et à nouveau de Fouillée, n'eut cependant pas beaucoup d'écho dans la *Revue*[16].

Le fait que Léon suivit le cours au *Collège de France* durant la première année du siècle en y cherchant des matériaux pour la *Revue*[17] témoigne également d'une proximité accrue entre Bergson et ses rédacteurs. Il suivra ses leçons même par la suite et, à propos du discours inaugural de 1904, il ne manquera pas de noter aussi les aspects les plus mondains: «Salle bondée archi bondée; beaucoup de femmes, quelques unes de jolies»[18]. En outre, dans sa correspondance, il s'occupe du *Souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, paru dans le numéro de décembre 1908 de la «Revue philosophique». A propos de cet article il écrit à Halévy:

> sur la fausse reconnaissance, sur la sensation du déjà vu. Article excellent où l'on retrouve le Bergson psychologue, le Bergson incomparable; [...] l'interprétation bergsonienne. C'est une défaillance de la volonté: la mémoire est contemporaine de la perception et toute prête à sortir de l'inconscient pour s'insérer dans le réel; mais dans la vie courante nous n'utilisons que les souvenirs utiles à l'action; si le ton de la vie s'abaisse, si notre volonté défaille, alors l'*élan* de la mémoire n'est plus retenu et les souvenirs choisis; et le phénomène de la fausse reconnaissance s'explique par cette absence de discernement, c'est la mémoire contemporaine de la perception et inutile pour l'action, qui se précipite vers la conscience. Mais que tout cela est fin, joli, plein d'observations vraies, subtiles, pénétrantes[19].

Il promet également que le prochain article paraîtra dans la *Revue de métaphysique*. A propos de celui sur la fausse reconnaissance, Bergson avait déjà dit qu'«[il] datait de 1897 et était une réponse aux critiques de matière

---

[16] Voir J. BENDA, *Le bergsonisme, ou une philosophie de la mobilité*, Paris, Mercure de France 1912; ID., *Sur le succès du bergsonisme*, Mercure de France 1913; J. MARITAIN, *La philosophie bergsonienne*, Paris, Téqui 1913; A. FOUILLÉE, *La pensée et les nouvelles écoles antiintellectualistes*, Paris, Alcan 1913.

[17] «Assisté à la leçon de Bergson; admirable et déconcertante. Inimprimable dans la Revue. Je suivrai son cours et j'attendrai une des analyses où il excelle pour en faire un article» (lettre de [1900], ms. 368/1).

[18] Lettre du 20.11.1904, ms. 368/1.

[19] Lettre du 3.12.1908, ms. 368/1.

et mémoire»[20]. Logiquement donc, l'*Énergie spirituelle*, qui rassemble des matériaux publiés entre 1901 et la guerre mondiale, prend place juste après l'*Essai*, tout comme l'ensemble des analyses qui seront synthétisées dans *Matière et mémoire*. Et justement à Léon, qui lui proposait une sorte d'autobiographie intellectuelle, sur le modèle de la contribution de Croce *à la critique de soi-même* parue dans le premier numéro de 1919 de la *Revue*, Bergson annonçait l'*énergie spirituelle*, lui écrivant «qu'il avait cette intention en publiant en volume le recueil de ses articles, mais qu'il serait un livre, non pas un article trop court»[21]. Il est probable qu'à plusieurs reprises, Léon reçut de lui certaines confidences comme le prouvent, justement à propos de *L'intuition philosophique*, des remarques au sujet du «pauvre Bergson» et du «mal que lui avait donné la rédaction de cette conférence refaite plus de 20 fois et qui ne le satisfait pas: je l'ai plaint et loué comme il convenait». La phrase initiale de *La pensée et le mouvant* – «ce qui a le plus manqué à la philosophie, c'est la précision» – exprimait pour Bergson non seulement une règle méthodologique mais aussi un choix de vie, car il avoue «son souci de ne rien écrire qui ne soit l'expression d'expériences particulières de faits concrets, son horreur des généralisations vides»[22].

D'ailleurs, les prémisses de l'*Essai* sont justement la dénonciation d'une «confusion préalable» entre durée et extension, succession et simultanéité, qualité et quantité. Le manque de «point de contact» entre les termes de chaque couple condamne la psychophysique «à tourner dans un cercle vicieux». En réalité cette page de l'*Essai sur les données immédiates* remet en question toute psychophysique, puisqu'elle ne s'occupe que de «formuler avec précision et pousser à ses conséquences extrêmes une conception familière au sens commun»: la «confusion de la qualité avec la quantité et de la sensation avec l'excitation»[23]. Le fait d'écrire peu, de se refuser continuellement aux sollicitations, tel qu'on le voit apparaître aussi dans sa correspondance avec Léon, manifeste un «souci de l'exactitude»: d'où la «rancoeur d'être loué en France pour des mérites qui lui déplaisent – alors qu'on le loue à l'étranger – ce à quoi il tient – pour orienter la Science (il vient de se créer une Revue allemande, une Revue physiologique qui se revendique de matière et mémoire)»[24].

De même, la question de la candidature de Bergson à l'*Académie* témoigne entre eux d'une connivence profonde: Léon n'hésite pas à lui dire «franchement qu'il passe pour un 'arriviste'». D'ailleurs, la vigoureuse défense que le futur prix Nobel mena en faveur de son propre comportement qui d'ailleurs avait irrité Boutroux et Lachelier, ne dissipa pas entièrement les réserves de Léon, qui écrivit à Halévy à propos d'une visite à Séailles: «On

---

[20] Lettre du 21.10.1908, ms. 369.

[21] Lettre du 16.3.1919, ms. 368/2.

[22] Lettre du 5.10.1911, ms. 368/1. C'était un souci partagé aussi par Lachelier, qui soulignait combien «la précision répugne à la grande partie des esprits, non seulement chez les enfants, mais aussi chez les grandes personnes» (*Lettres 1856-1918*, Paris, 1933, p. 187).

[23] *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Quadrige/PUF 1982, p. 52.

[24] Lettre du 5.10.1911, ms. 368/1.

reparle Académie: pas la moindre acrimonie contre B[ergson]; il lui prête seulement [...] une certaine 'inélégance morale'»[25]. En réalité la candidature de Bergson fut en quelque sorte une candidature de repli, pour empêcher l'élection de Funck-Brentano[26].

Léon chercha sûrement par tous les moyens à ne pas heurter l'extrême susceptibilité de Bergson à propos de l'interprétation de sa doctrine, puisque celui-ci s'était montré «plus qu'affecté de l'article de Goblot» sur la *Théorie nouvelle du raisonnement déductif*: il l'«accuse de dénaturer sa pensée et de caricaturer sa forme»[27]. Ainsi, à l'occasion d'un compte rendu sur *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité* de Benda, il écrivait qu'il valait mieux «adoucir si la revue tient à conserver avec Bergson des relations courtoises»[28]. Et ce que Léon pensait de cette doctrine et des dettes que celle-ci avait contracté à l'égard de l'histoire de la discipline, est exprimé dans une invitation à retirer un article, adressée à Mircea Djuvara:

> la thèse que Schopenhauer fut un de ses précurseurs – thèse déjà soutenue par Ruyssen dans la conclusion de son Schopenhauer – est une thèse contestable. N'y a-t-il pas chez Schopenhauer l'abîme kantien entre le noumène et le phénomène, d'où son pessimisme qui est le fond essentiel de toute sa philosophie et Bergson au contraire ne prétend-il pas justement révolutionner la philosophie en instituant l'immanentisme? [...] il semble plutôt que l'ancêtre de Bergson soit Schelling bien plus que Schopenhauer[29].

Entre-temps Léon s'était lié d'amitié avec Federico Enriques, président du comité organisateur du IVe congrès international de philosophie en 1911. Cette communauté intellectuelle était due au fait que Léon fréquenta toujours des savants, comme le démontre la liste des membres de la Société Française de Philosophie, et rechercha tout particulièrement la collaboration de Poincaré ainsi que celle de Helmholtz. Dans une missive du 4 octobre 1910

---

[25] Lettre de [novembre 1901], ms. 368/1.

[26] Le 18 novembre 1901, Lachelier écrivait à Renouvier que pour la succession de Ravaisson il aurait préféré une terne comprenant aussi Espinas et Séailles, mais que ce dernier n'aurait aucune chance, tandis que Brentano en aurait certainement beaucoup (*Institut de France,* ms. 4688, ff. 399-400). Theodor Funck-Brentano (1830-1906), sociologue, professeur de droit international à l'École des sciences politiques de Paris, naturalisé français en 1870, créa avec Dick May le Collège libre des sciences sociales (1895).

[27] Lettre du 4.2.1912, ms. 368/2.

[28] Lettre du 5.10.1912, ms. 368/2.

[29] Lettre du 30.5.1913, ms. 388/1. Même cette affinité fut écartée en mars 1919 par Bergson lui-même comme dépourvue de tout «fondement»; en effet, il jugeait «que toutes les philosophies de l'intuition avaient des caractères et des origines communes, que sa pensée se rattachait à Platon, à Berkeley, à Maine de Biran, à Ravaisson, plus tard à W. James, qu'elle s'était dès l'origine et à l'époque même où Boutroux enseignait le kantisme opposée à la philosophie allemande et que sa thèse était une critique de l'Esthétique transcendantale» (lettre du 16.3.1919, ms. 368/1). Pour une comparaison entre Maine de Biran et Bergson voir en particulier G. Madinier, *Conscience et mouvement. Étude sur la philosophie française de Condillac à Bergson*, Louvain, Nauwelaerts 1967², H. Gouhier, *Maine de Biran et Bergson*, «Les études bergsoniennes», I, 1948, pp. 131-173 et Id., *Bergson et le Christ des évangiles*, Paris, Fayard 1961, pp. 22-31.

Léon parle une première fois à Halévy des vicissitudes qui caractérisèrent la préparation du congrès de Bologne: «une lettre d'Enriques; le Congrès aura lieu le 6 avril, Enriques se dit content de l'organisation, sûr de l'adhésion de beaucoup d'étrangers, mécontent des philosophes français qui se refusent à lui envoyer leurs mémoires pour le premier janvier. Il me charge d'essayer d'obtenir ceux de Boutroux, Bergson, Poincaré, Langevin, etc.» Une fois terminé le congrès, Léon lui en communiquera le résultat le 21 avril: Enriques «me dit que son Congrès a été un succès, que les voix ennemies se sont tues, que seul Croce dans une interview manifeste jésuitiquement son dégoût en reconnaissant le succès du Congrès mais en s'attaquant à Enriques lequel va répondre»[30].

*L'intuition philosophique* sera publié en 1927, à une époque de renouveau du livre d'art, dans la collection 'Moralistes et philosophes' aux Éditions Helleu et Sergent. En effet René Helleu (1884-1964), déjà en 1929, est Président de la Chambre Syndicale des éditeurs de livres d'art et l'un des quatre secrétaires du Comité d'organisation du Salon international du livre d'art qui se déroula à Paris, au Petit Palais, en 1931. D'abord employé par Édouard Pelletan (1854-1912), il épouse sa fille Jeanne en 1912 et prend la suite après le décès de son beau-père. Pelletan, de 'religion positiviste', ami et éditeur d'Anatole France – il figure sur la fresque d'Henri Martin, dans un des couloirs de la Sorbonne, parmi les disciples d'Anatole France – qui dans son discours pour les obsèques de l'«éditeur artiste» le désigne comme «lettré, savant même, latiniste, helléniste, il dédia sa vie aux arts». Dès 1920, et pendant une décennie, Helleu s'associe avec René Sergent, adjoignant ainsi le commerce de librairie à ses éditions[31].

---

[30] Ms. 368/1. Cf. aussi la lettre du 29 novembre 1910: «je viens de recevoir une lettre d'Enriques me remerciant des démarches que je fais pour le Congrès car dit-il 'nous autres italiens nous attachons le plus grand prix à la pensée française avec laquelle [...] nous nous sentons beaucoup plus en communauté qu'avec celle des autres pays'». À la veille du congrès, le 31 mars, Léon lui écrit à nouveau: «Je viens de voir Enriques. Son Congrès s'envole en fumée. Pas un des allemands annoncés ne vient, ni Riehl, ni Eucken, ni Windelband, ni Ostwald [...] En désespoir de cause on a télégraphié à Vaihinger pour lui proposer une séance générale – et ce sera le seul allemand. [...] Bref le seul pays qui arrive en bon ordre c'est la France et je crois y être pour qq. chose. L'absence de Bergson eût, de l'aveu d'Enriques, été un véritable désastre et le Congrès aurait sombré tout entier. [...] Pour toute l'organisation des séances, des discussions etc. Enriques vient me demander conseil: j'ai eu avec lui déjà une entrevue de deux heures, j'en aurai encore une demain». Le lendemain: «De tout ce qu'Enriques m'a raconté, il ressort que l'inimitié la plus vive règne entre les italiens, qu'Enriques a eu toutes les peines du monde à sauver la façade; qu'en particulier Croce et ses disciples ont marché à fond contre lui – et ont même prétendu lui interdire d'y prendre la parole comme philosophe; Enriques sait qu'il va avoir à soutenir une lutte, et avec mon satanisme bien connu, je lui ai dit: il est visible qu'on va vouloir faire sombrer le Congrès pour vous engloutir dans le naufrage. Mais le Congrès ne sombrera pas grâce à la France – et Enriques sera sauvé». Cf. aussi en particulier la lettre de Croce à Gentile du 3 février 1910, in B. Croce, *Lettere a Giovanni Gentile*, Milano, Mondadori 1981, pp. 368-370.

[31] Cf. à ce sujet *Les Obsèques d'Édouard Pelletan*, Paris, Imprimerie Nationale 1924; *René Helleu (1884-1964)*, «Bibliographie de la France» 153e année, 5e série, 15 mai 1964, n° 20. La maison d'édition Édouard Pelletan inaugure ses activités le 1er février 1896.

1.

St Cergue (Vaud) Suisse
4 Sept. 1927

Cher Monsieur,

Je vous retourne sous ce pli l'épreuve de la plaquette. Vous verrez que je n'ai changé qu'un ou deux mots de mon texte. J'ai corrigé quelques très légères inexactitudes typographiques; j'ai indiqué une erreur de mise en page (interversion des pages 53 et 60); et enfin j'ai suggéré, pour les pages 58-59, une disposition analogue à celle des pages 30-31. Sur la page de titre j'ai ajouté en sous-titre les indications relatives au Congrès de Bologne, en particulier la date, que je viens seulement de recevoir.

La seconde lettre que vous avez bien voulu m'adresser au sujet de l'inscription liminaire, sur la page qui suit celle du titre, m'arrive à l'instant même, alors que j'avais déjà rédigé cette inscription, comme vous verrez, sous forme d'une dédicace à Xavier Léon, le fondateur des Congrès de Philosophie. Je désirerais beaucoup maintenir cette dédicace[32]. Depuis 35 ans, Xavier Léon est un des grands animateurs de la pensée philosophiques, grâce à sa «Revue de Métaphysique et de Morale», grâce à la Société de Philosophie qu'il a fondée, grâce aussi à ses propres travaux. Son dévouement à la philosophie et son désintéressement sont vraiment admirables; il n'a jamais rien voulu accepter pour lui-même, ni distinction honorifique ni aucune autre récompense[33]. Je crois qu'une dédicace comme celle que j'ai inscrite ferait plaisir à tous les philosophes et amis de la philosophie. Elle aurait d'autre part l'avantage de rappeler comme vous le désirez, sans répéter le sous-titre du livre, qu'il s'agit d'une communication faite au Congrès de Bologne[34].

---

[32] Cf. p. [7]: «À Xavier Léon le premier organisateur des congrès de philosophie qui a tant contribué par la pensée et par l'action au progrès de la connaissance philosophique je dédie très affectueusement cette conférence faite au congrès de Bologne H. B.»

[33] Dans la brochure parue pour le *Trentenaire de la Revue de Métaphysique et de Morale. Hommage à M. Xavier Léon* (Paris, Puf 1924, pp. 7-8), Bergson avait déjà exprimé son jugement flatteur: «la philosophie française des trente dernières années vous doit beaucoup: vous l'avez aidée à prendre conscience d'elle-même, et aussi à se manifester dans toute sa force aux yeux de l'étranger. J'ai gardé le souvenir de notre première conversation. Vous vouliez fonder une revue où se donneraient rendez-vous ceux qui s'intéressent à la haute spéculation: d'une part, les purs philosophes, théoriciens de la connaissance et théoriciens de l'action, de l'autre, les purs savants, ceux surtout que préoccupent les principes et les méthodes. Vous sentiez que c'était en France qu'une publication de ce genre était désirable, en France qu'elle était possible. Nous avons toujours eu peu de goût pour les grands systèmes. Si la philosophie débute chez nous, avec le cartésianisme, par une construction métaphysique, cette construction fut précisément celle d'un pont jeté entre la philosophie et la science. Sur ce pont n'ont cessé de passer, depuis lors philosophes et savants, ceux-là pratiquant souvent une science positive, ceux-ci philosophant sur leur science. Là est la marque caractéristique de la philosophie française. Justement parce que, pendant les deux derniers siècles, la philosophie a pénétré tout ce qui se faisait en France, elle s'est fécondée et renouvelée sans cesse; je doute qu'en aucun pays, dans aucune période de son histoire, elle ait été aussi constamment créative. Mais justement parce qu'elle était mêlée à tout le reste, on pouvait parfois ne pas l'apercevoir ou du moins la distinguer. Vous vouliez qu'elle se dégageât, qu'elle se montrât en pleine lumière». Et encore: «Jamais autant qu'à la *Société de Philosophie* nous n'avons compris comment la philosophie pourra devenir œuvre collective, et progresser avec régularité comme la science» (*op. cit.*, p. 10). Xavier Léon (1868-1935).

[34] Cf. à ce propos le *Compte rendu général* dans la «Revue de métaphysique et de morale», XIX, 5, 1911, pp. 617-684: H. Norero, après avoir regretté «l'absence de plusieurs penseurs illustres de langue allemande ou de langue anglaise», soulignait «que les maîtres de la philosophie française, MM. Boutroux, Bergson, Durqueim et d'autres, firent un effort exceptionnel

Veuillez, je vous prie, me dire si vous êtes de mon avis au sujet de cette solution du petit problème soulevé par la seconde page. Je préviendrais aussitôt Xavier Léon, à qui je n'ai pas encore fait part de mon projet de dédicace.

Je suis sur le point de quitter S^t Cergue. Mon adresse sera, à partir de jeudi prochain inclusivement:

Hôtel de Baignots
*Dax* (Landes).

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments bien sympathiques

H. Bergson

P.S.

Je serais heureux d'avoir une nouvelle épreuve où figureraient le titre et la page suivante. – Pourrais-je également jeter un coup d'oeil sur l'épreuve des illustrations?

2.

Hôtel de Baignots
Dax (Landes)
19 Sept. 1927

Cher Monsieur,

Je m'empresse de vous retourner les deux illustrations. Elles me paraissent tout à fait satisfaisantes. Dans le portrait de Berkeley les noirs sont un peu accusés; mais peut-être y a-t-il eu là une intention de l'artiste.

Je n'ai plus présente à l'esprit la physionomie de Berkeley, telle que la donne la grande édition Fraser des Oeuvres complètes; et je ne pourrais naturellement me reporter à cet ouvrage que si j'étais à Paris [35]. Mais je pense que le graveur a dû travailler sur quelque document digne de foi, – peut-être sur ce portrait de l'édition Fraser lui-même?

Quant à la place à donner aux illustrations, il m'est difficile de répondre à votre question, parce que je ne possède plus l'épreuve et que je ne sais pas à quelles parties de mon texte correspondent les numéros de pages que vous m'indiquez. De toute manière, il ne faudrait pas que le portrait de Berkeley vînt avant les pages où je commence à m'occuper de lui: on ne comprendrait pas ce que ce portrait vient faire. – La vignette donnant quelque chose du Collège de France pourrait être placée à la fin. Si vous préférez l'insérer dans le texte, il y aurait peut-être lieu de la mettre dans le voisinage de la page où je rappelle que je suis professeur au Collège de France (c'est un peu avant l'endroit où je commence à parler de Spinoza et de Berkeley). Placée à la fin, elle aurait l'avantage de faire pendant à la vue de Bologne qui est au début [36].

---

pour témoigner, par leur présence et leur collaboration, de leur vif intérêt au développement de la philosophie» (*art. cit.*, p. 618). Quant à «M. *Bergson*, salué en termes chaleureux par M. Külpe, représentant de la *Kantgesellschaft*, [il] mit en lumière ce qu'il entend par l'esprit de philosophie, c'est-à-dire l'*intuition philosophique*; et, à peine arrivé, reparti, sa courte apparition suffit à démontrer la vertu de son prestige et l'étendue de son influence» (*art. cit.*, p. 639).

[35] *The Works of G. Berkeley*, in four volumes, by A.C. Fraser, Oxford, Clarendon Press 1901². Le portrait est gravé par Vibert d'après la peinture de James Latham conservée au Trinity college de Dublin.

[36] Le portrait de Berkeley est à la page 49, dans la précédente il est question de «cet idéalisme» qui «ne fait qu'un avec son nominalisme». L'illustration avec *La Seine, le palais de l'Institut et la Cité* à la page 64 précède le paragraphe qui commence par «La relation d'une philosophie aux philosophies antérieures et contemporaines».